

La légende de Robert le Diable



U début du Xe siècle vivait en Normandie un duc puissamment riche et valeureux entre tous, qui s'appelait Guillaume aux grands yeux.

Toutes les félicités paraissaient lui être échues en partage. Il était beau, intelligent et fort instruit pour un homme de son époque. Sa femme, la duchesse Berthe, était douce, charitable et gracieuse, et pas un nuage n'aurait obscurci leur bonheur si la Providence leur eût envoyé un enfant.

Mais, hélas ! les années passaient, et la famille ne s'augmentait pas. La race menaçait de s'éteindre, et la tristesse assombrissait l'âme des infortunés seigneurs.

Un jour que le duc Guillaume se trouvait dans la grande salle de son château, fort occupé à dresser un plan de campagne, tandis que la duchesse filait la laine à ses côtés, il interrompit sa besogne, et poussant un long soupir :

— Ma dame, dit-il, je me demande parfois pourquoi je m'évertue ainsi à lutter contre nos ennemis. Je suis très fortuné. Notre duché est vaste, nos vassaux fidèles nous aiment et payent la dîme sans se plaindre. Nous jouissons tous deux d'une santé parfaite, et je n'ai rien à gagner à guerroyer ainsi. Nul ne me succédera sur le trône de mes pères, et je n'aurai pas la chance de voir galoper à mes côtés, fièrement dressé sur son palefroi de bataille, un petit chevalier dont je serais le père.

— Certes, mon seigneur, nous fûmes bien cruellement éprouvés... Je crains bien que tout espoir nous soit refusé désormais... et...

— Et pourtant, je désirerais bien un fils ! Dussé-je le donner au diable, je l'appelle de tous mes vœux.

— Au diable ! qu'avez-vous dit, Messire ?

— Oui, au diable ! je le répète...

Un éclat de rire strident fusa derrière la lourde tapisserie qui recouvrait la porte.

— Seigneur, dit la pieuse duchesse, avez-vous entendu ?

— C'est quelqu'un de nos pages qui joue avec un lévrier ; ne vous tourmentez pas ainsi, ma dame, vous êtes toute pâle.

— J'ai eu tellement peur !...

— Pauvre faible femme ! ricana le duc.

Et ce disant, il quitta la pièce.

* * *

Un an après, le palais était en liesse. Un bel enfanton rose et blanc, aux larges yeux de velours noir, était venu égayer de sa présence les murs épais du grave manoir, et le duc, tout

à sa joie paternelle, ordonna sur ses domaines fêtes, festins et tournois.

Puis les derniers invités partis, il s'enferma au logis, restant de longues heures penché sur le berceau dans lequel son fils, le petit duc Robert, s'essayait à sourire et à gazouiller.

Et les jours passèrent doux et graves jusqu'au moment où l'enfant, commençant à grandir, risqua ses premiers pas dans la maison.

Subitement méchant et cruel, il poursuivait les bêtes, frappant les chiens et les chats de rudes coups de trique, et mentant lâchement pour faire punir les petits pages chargés de surveiller ses jeux.

Ce fut dès ce jour, une existence intolérable pour tous ceux qui s'approchèrent de lui.

Dès le matin retentissaient des cris de rage, des hurlements de colère, des plaintes et des sanglots, coupés çà et là de rires sinistres et de galopades insensées.

C'était l'héritier du nom qui donnait la chasse à ses valets, mordant les suivantes et arrachant leur voile aux demoiselles en hennin.

Plus il grandissait, plus il devenait féroce, et sans pitié pour les larmes de sa mère ; sans respect pour les réprimandes de son père, il sacageait tout ce qu'il rencontrait sur son chemin.

Très habile à tous les jeux du corps, Robert était vite parvenu à la perfection dans le métier des armes. Cavalier adroit et solide, il défiait à la course tous ceux qui lui faisaient déclaration de combat. Il devint bientôt invincible, et nul n'osa plus se mesurer avec lui.

A force d'incendier les moissons, de ravager les vignes, de piller les monastères, de dérober le trésor des basiliques, d'attaquer les passants, de détrousser les pèlerins et de blasphémer du soir au matin en faisant ripaille dans les cabarets malfamés, il était arrivé à se faire détester de tous. La duchesse Berthe refusait de le voir. Son père l'avait chassé, et les enfants du village, qui le reconnaissaient de loin, grâce au chapeau de velours rouge dont il était toujours affublé, le huaient et le poursuivaient à coups de pierre en criant :

— Hou ! hou ! le vilain diable...

Le surnom de Robert le Diable lui était resté, et nul dans la province ne l'appelait autrement.

* * *

Cependant ses crimes devinrent si nombreux, que le duc ne put les tolérer plus longtemps ; il résolut de mettre un frein à ses désordres.

Pour cela il refusa tout subside à son fils, lui faisant dire par son fidèle intendant qu'il se sentait prêt à lui pardonner et à l'accueillir, s'il promettait de s'amender et de rompre toute relation avec les chenapans de la contrée.

Mais Robert reçut fort mal ces propositions de sagesse. Il roua de coups le vieillard envoyé en ambassade, tondit ses cheveux et sa barbe, et